

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 105 (1960)
Heft: 9

Artikel: La Suisse face aux deux guerres mondiales ou du général Wille au général Guisan
Autor: Masson, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343013>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Suisse face aux deux guerres mondiales ou du général Wille au général Guisan

Que le lecteur se rassure ! Il ne s'agit pas ici de refaire l'historique des événements qui, de 1914 à 1918 et de 1939 à 1945, ont justifié la mobilisation générale de notre armée. Une telle entreprise serait non seulement prétentieuse, mais encore gratuite, car nous pensons que ceux de nos camarades qui s'intéressent plus particulièrement à ces deux conflits internationaux, dont le XX^e siècle fut si profondément marqué, ont déjà eu recours à l'abondante littérature qui en souligne les divers aspects politico-militaires. L'objet de ces lignes est à la fois plus modeste et plus limité.

Quelques vieux soldats de 1914 s'étaient retrouvés, dans le cadre de leur « amicale », le 25 juillet dernier. Ce jour-là, près de 250 officiers supérieurs de l'armée 39/45 rendaient un émouvant hommage à la mémoire du général Guisan en célébrant, sur l'historique prairie du « Rütli », le 20^e anniversaire du « Rapport d'armée » au cours duquel leur fut transmise la nouvelle consigne du « réduit national ». Ce ralliement patriotique et militaire fut le symbole d'un acte de foi dans le destin du pays, en même temps que l'ultime consécration du prestige d'un chef qui avait bien mérité de la patrie.

« Comment expliquer, dit un de nos anciens camarades, dont les souvenirs de la première guerre mondiale s'étaient estompés, que le général Wille, commandant en chef de notre armée 14/18 ait disparu dans l'oubli dès la fin de ce conflit, et même sans avoir reçu les traditionnels « remerciements pour services rendus », alors que le général Guisan s'est acquis la reconnaissance unanime des autorités et du peuple suisses ? » Cette discrimination faite par le jugement populaire, lequel

est souvent plus sentimental qu'intellectuel, peut sembler d'autant plus frappante que ces deux chefs avaient, bien qu'avec un décalage de vingt-cinq ans, une mission identique et que la Suisse sortit indemne des deux guerres. Nous reconnûmes que le nom d'Ulrich Wille n'a jamais eu la même résonance que celui de Henri Guisan — et pourtant des milliers de soldats de 14/18 sont encore en vie — et que sans doute ce dernier a rejoint plus intimement, aux yeux du peuple suisse, ceux des généraux Herzog et Dufour¹.

1914-1918, 1939-1945, deux époques, deux chefs ! Pour répondre au souci d'objectivité et sans doute de justice de notre vieil ami, il nous a paru intéressant de revoir ce problème de plus près, compte tenu de la situation de la Suisse au cours des deux conflits armés et de certains éléments psychologiques qui ont caractérisé ces sombres périodes de notre récente histoire. Peut-être notre modeste exposé retiendra-t-il l'attention de nos jeunes camarades pour lesquels 1914 remonte à un passé déjà lointain et sera-t-il apte à rafraîchir les souvenirs de nos anciens compagnons d'armes.

* * *

Ulrich Wille naît à Hambourg en 1848, où son père, originaire de La Sagne (Neuchâtel) est journaliste. Sa mère descend d'une famille d'armateurs anglais. En 1851, les Wille reviennent en Suisse, acquièrent à Meilen (lac de Zurich) la belle propriété de « Mariafeld ». Ulrich a trois ans. Cette nouvelle résidence ne tarde pas à devenir un centre intellectuel apprécié de la bonne société de Zurich. Le jeune Wille est lieutenant d'artillerie, en 1867, puis obtient en 1869 son doctorat en droit à l'Université de Heidelberg. En 1870, il participe à la mobilisation provoquée par la guerre franco-

¹ On sait que le général Guisan aura sa statue équestre à Lausanne. Son nom figure dans le nouveau *Larousse du XX^e siècle*. A l'occasion de ses obsèques, *Paris-Match* a précisé que la Suisse venait de perdre son « héros national ». A ce propos, on peut toutefois regretter que la valeur de ce geste de courtoisie à l'égard de la Suisse soit sensiblement diminuée par le fait que le dit « hommage » a paru dans les pages publicitaires de cette grande revue, entre une réclame de charcuterie et celle d'une nouvelle marque d'automobile !

allemande. Attiré par la carrière militaire, il est instructeur d'artillerie, en 1871. L'année suivante, il épouse la comtesse Clara von Bismarck.

Dès le début, il se fait remarquer par ses conceptions et méthodes d'instruction, inédites à cette époque. Adversaire de tout schéma et de toute routine, il veut redonner à nos officiers de milices, trop souvent brimés par des instructeurs, le sens de leurs responsabilités et la joie de servir. Il a la confiance de son chef d'arme, le général Herzog. Son avancement est rapide : capitaine en 1874, major en 1877 et en 1881 lieutenant-colonel. C'est revêtu de ce dernier grade qu'il est nommé, en 1883, instructeur en chef de la cavalerie. Il n'a que 35 ans ! Wille poursuit sur une base plus large ce qu'on peut bien appeler son apostolat. Il veut que la troupe soit traitée avec humanité, ce qui n'exclut pas la fermeté, qu'elle ait confiance dans ses chefs, lesquels doivent s'affranchir de toute fausse popularité. En matière d'armement, il introduit la mitrailleuse dans la cavalerie (c'est dans cette arme qu'elle apparaît pour la première fois chez nous !) En 1886, victime d'intrigues plus ou moins démagogiques, il quitte son poste et se retire à Meilen où, continuant à s'intéresser aux choses de l'armée, il rédige son « Esquisse d'une organisation militaire » (*Skizze einer Wehrverfassung*) dont s'inspirera notre réorganisation de 1907. En 1907, il est directeur de la section des sciences militaires à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich où il enseigne l'histoire de la guerre, la tactique et diffuse à nouveau ses conceptions sur l'éducation de la troupe. Abordant avec aisance tous les problèmes de notre défense nationale, Wille voit son autorité grandir et s'affirmer. Parallèlement à sa carrière d'instructeur, il déploie une étonnante activité littéraire, rédige certaines de nos revues militaires alémaniques, dont l'*Allgemeine Schweizerische Militärzeitung* où il vulgarise les idées qui lui sont chères ¹.

¹ En 1941, le futur divisionnaire E. Schumacher publie (éditeur Fretz S.A., Zurich) un volume de 600 pages, *General Wille-Schriften*, reproduisant les principales études et conférences de ce chef.

En 1900, il commande l'ancienne 6^e division ; quatre ans plus tard, le 3^e corps d'armée dont il dirige, en 1912, les manœuvres auxquelles est invité Guillaume II. On dit que l'empereur d'Allemagne et son brillant état-major ont été favorablement impressionnés par le spectacle de nos farouches guerriers en cours de répétition !¹

Le 3 août 1914, Wille est nommé général et commandant en chef de l'armée suisse. Il a 66 ans. Doué d'une vaste culture et d'une grande mobilité d'esprit, bénéficiant d'une riche expérience professionnelle, il mérite cette distinction. Les autorités supérieures du pays lui accordent leur confiance. Le colonel cdt. de corps von Sprecher devient chef d'état-major de l'armée.

* * *

1914-1918

L'assassinat à Sarajevo, le 28 juin 1914, de l'archiduc François-Ferdinand est l'occasion du déclenchement du premier conflit mondial. L'Autriche déclare la guerre à la Serbie et à son alliée la Russie. C'est alors, une fois de plus, l'engrenage fatal. L'Allemagne soutient l'Autriche ; elle attaque la France et la Russie. L'Angleterre et le Japon deviennent des adversaires de l'Allemagne. La Turquie rallie le camp des Empires centraux. En mai 1915, l'Italie se range aux côtés des Alliés, notamment contre l'Autriche.

C'est évidemment la guerre franco-allemande qui intéresse la Suisse, puis en deuxième urgence le front austro-italien.

Dès août 1914, l'armée allemande, demeurant dans une attitude passive de Bâle au sud de Verdun, amorce la vaste offensive de son aile droite à travers la Belgique pour se

¹ De cette époque date la fameuse boutade qui fit spontanément le tour du pays. On prétendit que l'auguste visiteur, s'adressant à l'un de nos soldats, lui demanda : « Votre armée compte 300 000 hommes ; que feriez-vous si je venais en Suisse avec 600 000 soldats ? » Réponse du descendant de Guillaume Tell : « Excellence, c'est très simple, nous tirerions alors chacun deux coups ! » Décidément, on voit que la tactique, à cette époque, n'était pas bien compliquée !

rabattre sur Paris et la Marne. Cette opération absorbe, dans le nord, la plupart des réserves du haut-commandement, cependant que d'autres armées germaniques se battent sur le front russe et dans les Balkans. La Suisse ne paraît pas en danger, bien que la stabilisation des fronts, intervenue en France à la suite de la « guerre des tranchées », puisse inciter Hindenburg à manœuvrer la résistance française par un mouvement débordant de son aile gauche à travers le Jura suisse. Mais il semble ne pas en avoir les moyens. Ce n'est en somme qu'en 1917, la guerre ayant pris fin entre l'Allemagne et la Russie, que le front ouest sera renforcé et qu'une telle hypothèse peut être logiquement envisagée. Ce développement possible de la guerre retient du reste l'attention de l'état-major français dont la réaction est, à cette époque, la constitution d'un « Groupe d'armées Helvétie » destiné à parer à toute menace d'un enveloppement ennemi par le sud. Le général Weygand est chargé de se rendre à Berne pour étudier avec notre commandement la possibilité d'une action concertée dans le cas d'une attaque allemande empruntant notre territoire¹.

Mais, depuis 1914, les grandes opérations se sont poursuivies essentiellement dans le nord de la France. 1915 connaît les vaines tentatives françaises de percée en Champagne et en Artois. La sanglante bataille de Verdun, où les attaques renouvelées du Kronprinz sont repoussées, marque l'année 1916 en même temps que les Alliés reprennent l'offensive sur la Somme. Nivelle a remplacé Joffre ; il échoue, en 1917, dans son opération du « Chemin des Dames ». L'armée française traverse une grave crise de confiance que Pétain, nommé généralissime, rétablit grâce à son autorité naturelle et à son sens de la troupe. Au début de 1918, retour offensif des Allemands en Picardie, sur la Marne, en Champagne.

¹ Voir l'ouvrage du général Weygand : *Idéal vécu* (Flammarion, Paris), où il évoque (page 368) ses entretiens avec le colonel cdt. de corps von Sprecher, alors chef d'état-major de l'Armée suisse. Nous aurons l'occasion d'y revenir à propos de *Trente ans avec Pétain*, du général Serrigny.

Mais, dès juillet, sous l'énergique impulsion de Foch, contre-offensive générale des Alliés obligeant les armées du Kaiser à se retirer sur Gand, Mons et Sedan. Armistice de Rethondes, le 11 novembre 1918.

* * *

La Suisse n'est pas touchée par la guerre. Pendant toute la durée du conflit, elle ne cesse de connaître à ses frontières un certain « équilibre stratégique » réalisé par la présence, au nord et au sud, des armées françaises et italiennes, au nord-est et sud-est par les forces germano-autrichiennes. Ce qui permet au général Wille de maintenir ses troupes en bordure de notre territoire et de concentrer ses réserves non loin du Jura. Pas question de se retirer dans les Alpes ! Sur le plan politique, aucune friction d'ordre idéologique, racial, culturel ou économique entre la Suisse et l'Allemagne, où Wille compte de précieuses relations. Il est donc permis d'affirmer que, de 1914 à 1918, notre peuple n'a pressenti, à aucun moment, un « danger imminent », matérialisé sur le terrain par des concentrations de troupes étrangères à proximité de notre sol. Compte tenu du « Groupe d'armées Helvétie », dont les Français ont pris eux-mêmes l'initiative de nous signaler la constitution.

Par un curieux paradoxe, alors que le seul danger éventuel pouvait surgir de l'extérieur, c'est à l'intérieur du pays que la situation se détériore. Le peuple suisse, dans le vase clos de sa neutralité traditionnelle et bien-aimée, ne se demande pas où sont les responsables de la guerre. Dans le sinistre enchevêtrement des alliances, où les chancelleries jonglent avec des millions de vies humaines, il est du reste difficile d'y voir clair. Alors, sur les strapontins de l'Helvétie, on assiste au vaste pugilat. Nos compatriotes alémaniques espèrent la victoire des couleurs germaniques, cependant que les Romands, ces enfants terribles de la mère-patrie, misent sur les Alliés. De telle sorte que, face à l'étranger,

la Suisse apparaît vraiment neutre puisqu'elle partage ses sentiments entre les deux camps ennemis. En revanche, dans le pays, l'union est loin d'être réalisée. Elle ne le sera jamais au cours de cette guerre.

Le général Wille s'efforce d'améliorer l'instruction de la troupe et donc la capacité de résistance de l'armée. La mitrailleuse « Maxim » n'est plus l'apanage de la cavalerie ou des groupes attelés transportant cette arme ; elle pénètre dans les régiments, puis dans les bataillons d'infanterie, modifiant la tactique des petites unités. L'artillerie, le génie, les transmissions se perfectionnent. On construit des fortifications de campagne ou semi-permanentes. Bref, on travaille, mais sans enthousiasme !

Dans ce climat de désunion nationale — et bientôt de troubles politiques — Wille manque de « présence » et de rayonnement. Au physique, c'est un homme trapu, taillé à la Hodler dont le pinceau a illustré les lourds guerriers de la *Retraite de Marignan*. Son visage est orné d'une épaisse moustache qui voile son sourire ; il est coiffé de ce lamentable képi fédéral en cuir bouilli qui a fait le désespoir de tant de générations. Sa brillante intelligence n'atteint pas la troupe. Peu connu des milices romandes, son français laisse à désirer. Parallèlement, le Conseil fédéral, muni des pleins pouvoirs, continue à administrer le pays dont les cantons, sur le plan moral et spirituel, n'ont pas de commun dénominateur. Les périodes de service sont longues et fréquentes. Le soldat, dont la famille ne touche aucune compensation matérielle, se décourage, bien qu'accomplissant son devoir avec conscience. Wille, malgré ses incontestables qualités de chef, n'a pas de chance ! Dans son confortable « Hôtel Bellevue » à Berne ou son bureau du Palais fédéral — où il commet l'erreur psychologique de maintenir son quartier-général pendant toute la durée des hostilités — alors que l'armée est « en campagne » et que la capitale est devenue rapidement un centre d'espionnage et d'intrigues internationales — Wille se sent isolé et envahi de sombres pensées.

Car la guerre civile menace... En effet, dès 1916, un mouvement à base de revendications sociales et surtout politiques s'organise et s'amplifie en vue de renverser le gouvernement légal et d'instaurer en Suisse un régime nettement inspiré des doctrines bolchévistes ¹.

(A suivre.)

Colonel-brig. R. MASSON

¹ A ce sujet, on relira avec profit *Les troubles révolutionnaires en Suisse, de 1916 à 1919*, par un témoin (1926, Payot & C^{ie}, Lausanne, ou « Bibliothèque militaire fédérale », Berne, sous Vf 120). L'auteur de ce récit est le major P. de Vallière, historien militaire connu, auquel nous devons le magnifique ouvrage *Honneur et Fidélité*.